

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année Scolaire 1940-1941 — N° 31

SAINT-CYR ET LA MORVE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 2 Juillet 1941

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Max PEY

Né le 18 Mai 1915, à RIVE-DE-GIER (Loire)



LYON

BOSC Frères M. & L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

42, Quai Gailleton, 42

—
1941

SAINT-CYR ET LA MORVE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année Scolaire 1940-1941 — N° 31

SAINT-CYR ET LA MORVE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 2 Juillet 1941

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Max PEY

Né le 18 Mai 1915, à RIVE-DE-GIER (Loire)



LYON

BOSC Frères M. & L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

42, Quai Gailleton, 42

—
1941

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Directeur M. JUNG,
Directeurs honoraires. M. F.-X. LESBRE, M. BALL.
Professeur honoraire. M. CADEAC.

PROFESSEURS

Physique, Chimie et Toxicologie, Pharmacie.....	MM. TAPERNOUX.
Anatomie descriptive des animaux domestiques, Tératologie	TAGAND.
Physiologie, Thérapeutique générale, Matière médi- cale	JUNG.
Histologie et Embryologie, Anatomie pathologique, Inspection des viandes.....	LUCAM.
Parasitologie et maladies parasitaires, Zoologie ap- pliquée, Botanique, Clinique des maladies pa- rasitaires	MAROTEL.
Pathologie médicale des Equidés et des Carnassiers, Séméiologie et Propédeutique, Jurisprudence vétérinaire, Médecine légale, Clinique médicale.	BRION.
Pathologie chirurgicale, Séméiologie, Médecine opé- ratoire et ferrure, Clinique chirurgicale.....	DOUVILLE.
Pathologie bovine, ovine, porcine, caprine, Maladies des oiseaux de basse-cour, Séméiologie, Méde- cine opératoire, Obstétrique, Cliniques spéciales	CUNY.
Maladies microbiennes, Police sanitaire, Microbio- logie et Pathologie générale, Clinique spéciale...	COLLET.
Zootéchnie et appréciation des animaux domesti- ques, Aliments du bétail, Agronomie et Hygiène des animaux, Economie rurale.....	JEAN-BLAIN.

CHEFS DE TRAVAUX

MM. COLLET, Agrégé
GRATECOS, MADELENAT et FERRANDO.



EXAMINATEURS DE LA THÈSE

Président : M. le Professeur ARLOING.
1^{er} Assesseur : M. le Professeur COLLET.
2^{me} Assesseur : M. le Professeur TAGAND.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MON PERE

Sa vie sera pour moi un exemple.

A MA MERE

Modèle d'amour, de vaillance, de sacrifice et d'indulgence. Que cette Thèse soit pour elle le témoignage de mon amour filial et de mon immense reconnaissance.

A MA SŒUR HENRIETTE

A MON FRERE GEORGES

Ils ont remplacé mon père. Je ne pourrai jamais assez les remercier pour tout ce qu'ils ont fait pour moi.

A MA SŒUR MARCELLE

A MON BEAU-FRERE

A MES NEVEUX

Qu'ils trouvent ici l'expression de ma profonde affection.

A MON FRERE EMILE

A MA BELLE-SŒUR

Ils m'ont toujours témoigné le plus affectueux intérêt.

A TOUS LES MIENS

A TOUS MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR ARLOING
de la Faculté de Médecine de Lyon

Qui nous a fait l'honneur d'accepter la Présidence du Jury de notre Thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR COLLET
*Chef de Travaux, Agrégé de Chirurgie
à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon*

Qui a bien voulu prendre la responsabilité de cette Thèse ; qu'il trouve ici un sincère témoignage de notre gratitude pour les conseils qu'il nous a prodigués au cours de nos études.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR TAGAND
Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

Il a bien voulu accepter de faire partie du Jury de notre Thèse. Nous sommes heureux de le remercier ici de la paternelle bienveillance qu'il nous a toujours témoignée.

A TOUS NOS MAITRES
DE L'ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

SAINT-CYR ET LA MOVRE

AVANT-PROPOS

« La Patrie, a dit un grand historien, se compose
« des morts qui l'ont fondée aussi bien que des vi-
« vants qui la continuent. »

C'est par cette citation liminaire que dans la Cour d'honneur de notre Ecole, il y a quinze ans, M. Lesbre, devant le buste de Saint-Cyr, se préparait à honorer ce fils de la terre dont le savoir pourtant n'avait d'égal que son immense modestie.

Aujourd'hui, à l'heure où la Patrie meurtrie se recueille, c'est en nous penchant aussi sur nos glorieux anciens que nous venons encore chercher une raison de croire et d'espérer.

Nous voudrions, par ce modeste ouvrage, rendre hommage à ce grand chercheur qui, issu d'une région qui nous est particulièrement chère, contribua par son génie à ajouter un fleuron à la couronne déjà glorieuse de notre Ecole.

Nous voulons aussi, pour l'avenir, tirer une leçon de persévérance de son inlassable activité à faire triompher, malgré toutes les difficultés rencontrées, la pauvreté des moyens, l'incompréhension ou la mauvaise foi des hommes embourbés dans l'erreur, ce qu'un modeste Chef de Clinique avait avec raison estimé être la vérité.

INTRODUCTION

La MORVE. — L'étymologie seule de son nom nous montre à quel point nos pères la considéraient comme la maladie par excellence. Elle l'est en effet par ses caractères de transmission à l'homme, de profonde gravité et de contagiosité exceptionnelle.

Cependant peu de maladies donnèrent lieu à tant de controverses au sujet d'un de ses caractères fondamentaux : sa contagiosité. Et pourtant que de deuils eussent pu être épargnés, de ruines évitées, de fortunes conservées si elle avait été reconnue sans réticence et par tous.

Le mérite de l'Ecole de Lyon fut d'avoir toujours soutenu, depuis Bourgelat, la doctrine contagionniste, alors que l'Ecole d'Alfort s'ancra dans l'erreur et la propagea avec d'autant plus de séduisante facilité qu'elle était enseignée aux disciples par des maîtres dont l'élégance de la plume, l'habileté de la dialectique, mises au service de cette mauvaise cause, n'avaient d'égale que l'ingéniosité avec laquelle ils ne voulaient voir dans les faits et dans les expériences que les seuls résultats accréditant leur théorie, passant systématiquement sous silence ceux qui lui étaient défavorables.

Dans les pages qui vont suivre, nous nous sommes efforcé d'examiner les divers courants d'opinion relatifs à cette question à travers les siècles, les luttes et les désastres qu'ils entraînèrent parfois pour aboutir aux expériences de Saint-Cyr qui par la rigueur de leur démonstration mirent définitivement fin à un schisme désastreux.

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DE LA MORVE DE VEGECE A BOULEY

Il est à remarquer que c'est l'idée de contagiosité qui la première a prévalu chez nos anciens. Un hippiâtre grec, Absyrthe, qui remplissait les fonctions de vétérinaire dans les armées de Constantin le Grand, signale ses propriétés contagieuses. Un autre hippiâtre grec, Vegetius Renatus (381), appelle « *malleus humidus* » un écoulement par les nasaux du cheval qui paraît être la morve ; mais, d'autre part, il donne sous le nom de farcin la description d'une maladie qui par sa précision ne laisse aucun doute sur son origine morveuse. Végèce faisait du farcin une variété du *malleus* ; mais il en reconnaissait les propriétés contagieuses et recommandait de « séparer « sans retard et avec le plus grand soin tout animal « malade d'avec les autres et de le faire pâturer isolément de peur que par sa contagion il ne les mette « tous en danger ». Mais du traité de Végèce, « *Artis veterinariæ* », au siècle du Roi Soleil, l'hippiatrie perd tout caractère scientifique ; les mèges, les sorciers, les manouvriers de la maréchallerie s'en emparent. Ils ne laissent d'ailleurs de leurs pratiques aucune trace écrite et c'est Solleysel qui, dans son « Par-

fait Mareschal », va de nouveau noter les liens de « parenté » qui existent entre le farcin et la morve. « L'un est le cousin germain de l'autre, » nous dit-il. Il pense que ces maladies sont constituées par un virus « aura venenata ». Il nous dit que « ces esprits « corrompus pénètrent les parties du corps d'un cheval avec la même facilité que la lumière du soleil « passe au travers d'un verre ». Cet esprit est le « le- « vain qui cause la corruption de la partie où il se « jette le plus abondamment... » Notons en passant de quelle remarquable intuition faisait preuve l'Écuyer du Grand Roi en assimilant à un levain le principe morbide qui « corrompt » les humeurs, donnant lieu à des lésions multiples. Son « aura venenata » n'est autre que le microbe qui essaime et se localise, « donnant lieu à la corruption de la partie où il se jette « le plus abondamment ». Mais, en outre, Solleysel affirme la contagion de la morve. « Cette maladie se « communique plus qu'aucune autre, parce que non « seulement les chevaux qui sont près de celui qui « est attaqué la prennent, mais l'air se corrompt et « s'infecte, en sorte qu'il est capable de la communiquer à tous ceux qui sont sous le même toit » ; c'est pourquoi il faut d'abord les séparer et ne point les laisser boire dans un même seau, « particulièrement pour certaines sortes de morves malignes. « Mais toutes ne sont pas de mesure et ne se communiquent pas si facilement, mais il y a toujours « du danger. » Ainsi, au XVII^e siècle, Solleysel, après Végèce, affirme la contagiosité de la morve, mais en plus il établit des degrés dans cette contagiosité, non

sans toutefois prudemment conclure « qu'il y a toujours du danger ».

Les contemporains et les successeurs de Solleysel, tant en France qu'à l'étranger où son « Parfait Mareschal » avait été traduit, adoptèrent ses sages conseils.

Gaspard de Saunier, dans sa « Parfaite connaissance des chevaux », en 1734, nous dit que : « Le plus sûr est de faire tuer les chevaux morveux pour qu'ils n'empoisonnent pas les autres à leur approche... » « La morve peut se transmettre, dit-il, par les brides, les selles, les couvertures. Une place où a été un cheval morveux peut encore, six mois après, gâter ceux qui y viendront, soit par la manège ou par le râtelier qui aura reçu le poison qui leur est sorti par le nez. » En conséquence, il préconise les moyens de désinfection les plus énergiques.

En 1746, dans son « Nouveau Parfait Maréchal », ouvrage qui jouit au XVIII^e siècle — et ce fut heureux, car comme nous le verrons bientôt, c'est à cette époque que naquit avec Lafosse père la déplorable théorie de la « simple inflammation locale » — de la même vogue que celui de Solleysel au siècle précédent, Garsault est, lui aussi, on ne peut plus affirmatif : « Comme ce mal se communique très aisément et qu'il peut infecter en peu de temps une quantité prodigieuse de chevaux, pour avoir léché la matière, il ne faut pas balancer à tuer le cheval morveux déclaré. » De plus, il conseille d'isoler les suspects.

Mais en 1749, réagissant peut-être contre les pré-

cautions qu'il jugeait excessives à l'égard de la contagion, un maître-maréchal de Paris, Lafosse père, maître également de l'hippiatrie française à laquelle, nous dit Bouley, « il s'efforça d'imprimer un caractère plus scientifique en lui donnant pour base « l'anatomie », dans un opuscule intitulé « Traité sur le véritable siège de la morve des chevaux », critique et combat l'idée d'une maladie générale, d'un « vice du sang » que se faisaient de la morve ses prédécesseurs, et il localise le « véritable siège de la morve » dans la pituitaire. Pour lui, ce n'est qu'une maladie inflammatoire locale. Lafosse tenta d'établir une classification dans ce qu'alors on désignait sous le nom de « morves », à savoir : des maladies du cheval ayant un écoulement nasal pour caractère commun. A côté de la « morve proprement dite » que nous avons vue, Lafosse distingue des « morves improprement dites » où l'on constate des lésions viscérales ; c'est dans cette catégorie qu'il range « la morve de farcin » qui est « d'une humeur si âcre et si corrosive qu'elle attaque en même temps les poumons « et la membrane pituitaire et qu'elle se communique », tandis que les autres sortes de morves improprement dites : « la morve de pulmonie, celle de « courbature, de fausse gourme et de morfondure ne « se communiqueraient pas ».

Mais si cette tentative de classification avait pour point de départ une idée juste, le grand tort de Lafosse fut de ne voir dans la morve de la pituitaire qu'une « maladie inflammatoire locale » et partant, de lui faire nier toute propriété contagieuse. Il la

confondit vraisemblablement avec certaines formes de lymphangite épizootique accompagnée de corryza.

Cette conception, point de départ d'une hérésie, ne fut d'ailleurs pas, comme nous l'avons déjà dit précédemment, adoptée par les praticiens contemporains de Lafosse qui eux connaissaient bien les dangers que présentaient ces lésions nasales, alors que Lafosse ne craignait pas d'écrire que : « on la regarde aujourd'hui
« encore comme contagieuse et les ordonnances portent expressément qu'il faut détruire le harnachement du cheval morveux... et jusqu'aux bottes du cavalier ; on défend d'utiliser les débris... Or cette
« maladie est locale et renfermée dans une petite portion de la capacité de la tête. Si ceux qui ont écrit
« sur la morve avant moi avaient fait ces réflexions, ils auraient épargné bien des millions au Roi
« et n'auraient pas privé l'Etat de secours qu'ils croyaient perdus quoiqu'ils fussent dans leurs
« mains. »

Lafosse fils hérita naturellement des idées de son père. Mais dans la morve proprement dite ; il distingua deux espèces correspondant à ce qu'aujourd'hui nous appelons le type chronique et le type aigu et il n'attribue des propriétés contagieuses qu'à ce dernier : « Elle se communique presque toujours, dit-il, ce qui
« n'arrive pas dans la morve de l'autre espèce. »

Bourgelat, fondateur de nos Ecoles, défendit très énergiquement la doctrine de la contagion de la morve contre les deux Lafosse. Dans ses « Eléments d'hippiatrie » publiés en 1755, il établit que la morve est une maladie virulente qui s'exprime par des lésions

des cavités nasales. « Si la mucosité sécrétée par la membrane pituitaire est empreinte et chargée des particules âcres du levain morveux, elle irrite bientôt la substance de la tunique qui, malgré son extrême délicatesse dans les sinus, acquiert par le gonflement de ses vaisseaux deux lignes d'épaisseur... selon l'acrimonie du virus plus ou moins multiplié, il se fait dans cette même substance des érosions qui augmentent l'écoulement de l'humeur qui pour lors devient purulente, d'une couleur plus ou moins jaunâtre, verdâtre, noirâtre, suivant que les érosions sont plus ou moins profondes. » Pour lui, la morve est constituée « par une discrase ou corruption du sang et des humeurs » ; il s'élève vigoureusement contre le « Sieur Lafosse » qui en fait une maladie locale de la pituitaire et qui prétend la guérir par l'application de topiques sur cette membrane. « C'est là une proposition insoutenable car les maux ne peuvent céder qu'à l'action des médicaments qui les attaquent dans leur principe et de même que la détersion des ulcères vénériens, pestilentiels, scrofuleux, scorbutiques n'opèrent pas la guérison radicale de la vérole, de la peste, des écrouelles, du scorbut, celle des ulcères que le levain morveux produit et occasionne et qui ne sont que des effets de ce virus sera d'une faible ressource pour anéantir la morve, dont elle ne combattra pas la cause. »

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, tous les ouvrages publiés sur la Médecine des animaux prouvent que les efforts des deux Lafosse s'avérèrent im-

puissants à imposer leur opinion sur la localisation, la curabilité et la non-contagiosité de la morve.

Le Docteur Vitet, de Lyon, dans sa « Médecine Vétérinaire » (1771), exprimant l'opinion générale, considère la morve comme « un écoulement par les « naseaux d'une humeur virulente et contagieuse » dont les effets varient suivant l'intensité de la maladie et les dispositions spéciales de l'organisme qui en reçoit l'imprégnation ; nous voyons là que Vitet avait déjà pressenti le rôle du « terrain » dans l'évolution des maladies. D'autre part, il ajoute que « la morve est toujours contagieuse. Il n'est pas de pays, de saison, de nourriture, d'exercice, d'âge et de tempérament qui mettent le cheval à l'abri de la morve, lorsqu'il habite quelque temps avec un cheval morveux, dans la même écurie. » Pour lui, la morve procède de la contagion seule et il conclut que « pour détruire « le virus morveux, il faudrait que toutes les nations « s'accordassent en même temps à détruire tous les « chevaux morveux ou seulement soupçonnés, il suffirait qu'ils fussent légèrement glandés, quand même l'écoulement serait muqueux et peu abondant, « pour les faire assommer et enterrer sans permettre « de les écorcher. » La Prophylaxie de la morve actuelle ne demande pas plus et il est regrettable que d'aussi sages conseils, basés sur la rigoureuse observation des faits, n'aient pas été suivis.

Un autre médecin, le Docteur Paulet, dans ses « Recherches sur les Maladies épizootiques » (1775), conclut lui aussi à une contagiosité de la morve. Il recommande de se garder de la contagion, à quelque

espèce de morve qu'on ait affaire, car, dit-il « on ne
« saurait se tromper d'agir dans toutes les espèces de
« morve comme si elles étaient contagieuses, au lieu
« qu'on risque tout en adoptant une opinion con-
« traire. L'expérience qui juge souverainement dans
« les cas douteux a démontré que toutes les morves
« étaient dans ce cas... »

Ces sages préceptes furent ceux dont l'enseignement s'inspira au début. Toutefois, l'Ecole de Lyon, la première en date (1762), ne s'en départit point et l'opinion du Maître y fut toujours fidèlement respectée.

A Alfort cependant, le premier successeur de Bourgelat, Chabert, rédigea en conformité de l'arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 16 juillet 1784, qui avait été rendu « pour prévenir les dangers des animaux et plus particulièrement de la morve », une « Instruction sur les moyens de s'assurer de l'existence de la morve et d'en prévenir les effets ». A chaque page de son « Instruction », Chabert insiste sur les dangers de la contagion. Malheureusement, sur la fin de son existence, Chabert renia ses précédents écrits et, convaincu de la non-contagion de la morve, écrivit : « J'ai
« cru, autrefois, avec le public, à la contagion de la
« morve ; aujourd'hui, après une multitude de faits
« que j'ai observés personnellement, je pense que la
« morve n'est pas contagieuse. Elle vient dans un
« seul cheval, comme dans un grand nombre, par la
« seule disposition individuelle, par le vice des ali-
« ments, du travail, de l'habitation, etc... » Ces
lignes sont extraites du « Cours complet d'agriculture
pratique » dû à la collaboration de l'abbé Rozier et

de Chabert (1809). Plus tard, Huzard, premier Inspecteur des Ecoles Vétérinaires, convaincu de la contagion de la morve, invoqua la vieillesse pour excuser ce reniement tardif de la part de Chabert.

Quoi qu'il en soit, ce revirement d'opinion de la part d'un maître respecté n'a pas été sans influencer le mouvement si rapide qui entraîna les esprits vers la doctrine de la non-contagion dans les premières années du XIX^e siècle.

En 1797, cependant, Viborg faisait connaître la possibilité de reproduire la maladie par inoculation du pus morveux à un cheval sain. Il concluait que le jetage, la salive, le sang étaient contagifères. Il établissait « que ce poison contagieux à nature inconnue » était détruit par la chaleur. D'autre part, il mettait en évidence l'existence de formes cachées, occultes, d'autant plus dangereuses qu'elles étaient difficilement décelables. Par des inoculations de pus à un animal sain, les ulcérations, l'adénite obtenues signaient l'affection. Ce mémoire de Viborg passa pourtant inaperçu.

« L'Ecole de Lyon », et c'est H. Bouley qui nous le dit dans son nouveau Dictionnaire de Médecine, « a eu le mérite de résister au mouvement contagionniste et de conserver intact le dépôt des anciennes doctrines qui, à ses yeux, avaient pour elles l'appui d'une expérience séculaire ; et elle ne se contenta pas de les soutenir de sa foi ; elle eut recours, pour en prouver la justesse, à la démonstration par l'expérimentation. » Mais les esprits n'étaient pas encore préparés à la méthode

expérimentale appliquée à la Médecine et ni les expériences du Professeur Gohier de Lyon (1815) sur la virulence inhérente aux mucosités nasales, ni celles, vingt ans plus tard, du Professeur Renard, de notre Ecole toujours, sur la transmission de la morve par cohabitation ne modifièrent l'opinion générale d'Alfort.

En 1815, le Professeur Godine d'Alfort opposa à ces expériences positives une série d'expériences négatives et leur donna une valeur équivalente.

Il fut soutenu en particulier par Dupuis, d'Alfort, qui, dans son traité « De l'affection tuberculeuse », en 1817, nous dit : « La contagion de la morve est encore un problème à résoudre ; si presque tous les vétérinaires l'admettent et regardent ce point comme démontré, quelques-uns ont avancé une opinion tout opposée, et il y a beaucoup de preuves qu'ils peuvent invoquer pour l'appuyer. Quant à nous, nous ne connaissons aucune expérience bien faite en faveur de la contagion, et il y en a contre. » Pour Dupuis, en effet, les expériences de Gohier étaient considérées comme non avenues, car elles contrariaient l'idée qu'il s'était faite de la morve par ses recherches anatomo-pathologiques, car avec la naissance de l'anatomo-pathologie, la morve était devenue essentiellement une affection tuberculeuse du poumon et de la membrane nasale. En effet, cette science nouvelle en dévoilant le siège des lésions et en les rattachant aux symptômes par lesquels elles s'expriment, avait eu pour conséquence de détourner les esprits des conceptions humorales de l'ancienne médecine.

cine qui n'attachaient aux lésions qu'une importance secondaire. Pour les anatomo-pathologistes, l'idée de contagion cadrerait mieux avec la doctrine humorale « l'aura venenata », le levain fermentant dans les humeurs et imprégnant tout l'organisme étant susceptible de se transmettre. Mais du moment où ils admettaient que la morve n'était plus une viciation des humeurs, mais essentiellement une maladie des solides, on conçoit qu'ils ne voyaient plus comment pouvait s'opérer la contagion.

Mais les physiologistes, avec Broussais, allaient donner l'explication de cette affection des solides : la formation des lésions était due à une simple « irritation ». Dès lors, plus que jamais, on douta qu'elles fussent susceptibles de se transmettre, et Morel, dans son « Traité raisonné de la morve », en 1823, affirme avec conviction : « Notre opinion sur la contagion de « la morve n'est pas partagée par nous seul ; ...bien « avant nous, les Chabert, les Fromage de Feugré, « M. Godine jeune et, tout récemment, M. Dupuis, « ont déclaré que la morve n'était pas contagieuse... « Ils ont bien développé leur idée et l'ont montrée « avec toute l'évidence possible, mais chacun d'eux a « terminé en déclarant qu'il était prêt à faire l'aban- « don de ses vues si l'expérience les infirmait. Or, « quand on expose une vérité, le doute doit-il la sui- « vre ? Ne doit-on pas, au contraire, la soutenir avec « stoïcisme ? La modération n'est applicable qu'à une « assertion neuve et non encore justifiée ; les faits in- « contestables la repoussent ? La morve n'est pas con- « tagieuse. Voilà une vérité sanctionnée par tous les

« bons observateurs et qui ne sera pas mieux prouvée
« dans cent ans qu'elle ne l'est de nos jours. » Nous
pensons, en lisant ces lignes, qu'il est bien difficile
d'être plus affirmatif dans l'erreur, et pourtant Lou-
chard, vétérinaire militaire, publia, en 1825, un opus-
cule dont le titre, avec une sécheresse toute militaire
elle aussi : « La morve est-elle contagieuse? Non. »,
laisse supposer qu'elles pouvaient être les conclusions.

A Alfort, parmi les membres de l'enseignement,
Renault et Delafond doivent être placés au premier
rang, tant par la propagande qu'ils purent faire à leurs
nombreux élèves que par l'enthousiasme juvénile qu'ils
mirent à défendre la cause qu'ils avaient adoptée.
H. Bouley, élève de ces deux maîtres, de 1834 à 1836,
fut conquis par leur doctrine et l'adopta par la suite
au début de son enseignement.

Mais quels furent les résultats immédiats de la doc-
trine non-contagionniste? H. Bouley nous les décrit
ainsi : « Soutenue et répandue par l'enseignement de
« l'Ecole d'Alfort, appuyée sur l'autorité des hom-
« mes qui étaient revêtus de la plus grande notoriété
« dans la science et dans la pratique, la doctrine anti-
« contagionniste eut cette conséquence qui était dans
« la logique des choses de faire tomber en désuétude
« complète les mesures sanitaires qui avaient été ins-
« pirées par la doctrine de la contagion et en étaient
« l'expression fidèle. L'usage et même la vente des
« chevaux affectés de la morve ne furent plus empê-
« chés, et les choses en vinrent à ce point qu'un grand
« nombre de chevaux qu'on utilisait sur la voie pu-
« blique, soit dans les villes, soit au dehors, étaient

« glandés, chancrés et jetaient à pleines narines. Les
« services de la malle-poste, des diligences, du ca-
« mionnage, du roulage, des omnibus, des voitures
« de place, des entrepreneurs de tous ordres étaient
« faits indistinctement par des chevaux morveux ou
« sains... »

Nous voyons là tout le mal, tous les désastres qu'a pu entraîner cette doctrine anti-scientifique dans la vie civile de notre pays. Mais de plus l'armée n'échappa point à ce courant d'opinion : la conséquence en fut de véritables ravages dans les effectifs de cavalerie, alors uniquement hippomobiles.

Bouley nous dit : « Il en fut de même dans l'armée.
« Là aussi, la doctrine non-contagionniste, importée
« par les vétérinaires militaires, dont le recrutement
« se faisait presque uniquement à Alfort, n'avait pas
« été sans exercer son influence sur l'application des
« règlements sanitaires... plus d'un chef de corps se
« relâcha de la rigueur des principes et se laissa aller
« à tenir moins la main à la stricte exécution des me-
« sures sanitaires. »

Devant les désastres que cet état de choses et des esprit accumulait, l'administration de la guerre prit le parti de faire résoudre expérimentalement la question de la contagiosité de la morve chronique et, par décision ministérielle en date du 11 novembre 1836, une commission fut instituée pour cet objet et éventuellement pour y porter remède. Dans une ferme dite de Lamirault, près de Lagny, ces expériences furent entreprises et ne durèrent pas moins de six années. La commission, composée en grande partie de partisans

de la non-contagion, ne sut ou ne voulut pas conclure bien qu'à la date du 28 octobre 1839, 138 chevaux eussent été mis en expérience, tant à la ferme de Lamirault qu'à Alfort. Le 25 janvier 1840, elle demandait un nouveau délai avant de formuler ses conclusions. Le ministre prit alors le parti d'adjoindre à la commission de nouveaux membres choisis dans l'Académie des Sciences « pour revêtir d'une plus grande « autorité le jugement qu'il s'agissait de prononcer et « sans doute aussi afin d'avoir la garantie qu'ils se- « raient plus indépendants des opinions qui conti- « nuaient à avoir cours dans la pratique vétérinaire ».

C'est qu'en effet, plus les cas de morve se multipliaient dans les agglomérations des chevaux, plus ils paraissaient démonstratifs des causes que l'on considérait alors comme prédominantes et en particulier de l'insalubrité des écuries. C'est à elles que l'on attribuait « le développement spontané » de la morve sur les chevaux de cavalerie. Telle fut, en effet, la conclusion que formula une commission spéciale, composée d'officiers généraux des différentes armes à cheval, à laquelle le ministre avait demandé de lui présenter un projet d'écurie modèle. Cette conclusion fut d'ailleurs pleinement approuvée par la commission académique chargée d'examiner le projet et, le 17 mars 1840, Bouley jeune disait que la commission dont il était l'organe « partageait entièrement l'avis de la « commission technique et qu'elle pensait avec celle- « ci que la mauvaise construction des quartiers de ca- « valerie, l'insalubrité des écuries, l'entassement des « animaux et la viciation de l'air qui en est la consé-

« quence doivent être rangés au nombre des principales causes de la morve spontanée sur les chevaux de notre armée. L'influence pernicieuse de ces causes est si évidente qu'il nous semble inutile d'entrer à ce sujet dans aucun détail. »

« A quelque chose, malheur est bon ». La doctrine du « développement spontané » de la morve sous l'influence des causes générales d'habitat, d'entassement entraîna la démolition des anciennes écuries, d'ailleurs parfaitement insalubres, et la construction de locaux vastes et aérés.

Mais que faisait la nouvelle commission? Williams Edwards, Boussingault, Breschet et Rayer imprimèrent aux recherches de la commission un caractère de rigueur et de précision qui leur avait manqué jusqu'alors. C'est qu'en effet, Rayer, un médecin, avait obtenu que l'on reconnaisse la contagion de la morve aiguë. Ayant constaté les lésions morveuses sur un palefrenier perpétuellement en contact avec des chevaux atteints de morve déclarée, il réussit, par inoculation de pus à un cheval parfaitement sain, à reproduire chez celui-ci la morve sous une forme clinique parfaitement caractérisée. Rayer demanda au ministre, qui acquiesça, que la commission ait la faculté de choisir elle-même les sujets d'expérience dans les régiments. Le 8 octobre 1841, 10 chevaux reconnus parfaitement sains furent mis en rapport de cohabitation avec 11 chevaux sur lesquels les symptômes de la morve chronique avaient été constatés. Le 22 novembre, 2 sujets seulement paraissaient encore sains. Le 4 décembre, la morve était déclarée sur une jument que

l'on fit abattre à Alfort, le 28 mars. A l'autopsie, on constata que la muqueuse de la trachée et des bronches était couverte d'ulcérations au milieu desquelles se trouvaient des cicatrices multiples. Renault les imputa à un état maladif antérieur à l'époque où l'expérience de cohabitation avait commencé. Il déclara que l'expérience n'était pas concluante.

Rayer entreprit une nouvelle démonstration. Le 11 avril 1842, 7 chevaux sains furent mis en rapport avec des chevaux morveux, de telle sorte que chaque cheval sain ne soit en contact que d'un seul côté avec un morveux. Le 7 août, tous les chevaux sains étaient contaminés.

Malheureusement, aucun rapport d'ensemble ne fut publié au sujet de ces expériences, afin de les mettre en relief, si bien que le doute continua à habiter tous les esprits, au grand détriment de la fortune et de l'hygiène publiques, bien qu'Urbain Leblanc, resté fidèle à la doctrine de la contagion, ait, en 1839, publié les résultats d'expériences personnelles dans un mémoire intitulé « Recherches expérimentales et comparatives sur les effets de l'inoculation de la morve et du farcin ».

Ainsi, à cette époque, les anti-contagionnistes continuèrent à faire prévaloir leur manière de voir. Dans l'enseignement à Alfort, devant la brutalité des faits, on reconnaissait la contagion de la morve sous sa forme aiguë. On la niait dans le cas de morve chronique. Les mesures de police sanitaire qu'on eût dû lui opposer demeurant lettre morte, elle coûtait des millions à la France. Cependant, en 1843, Delafond et Bouley,

deux défenseurs acharnés de la théorie non-contagionniste, ne voulant rien abdiquer de leurs opinions et se rendant malgré tout compte des ruines que dans la pratique elle entraînait, nommés experts par le Tribunal d'Avallon, « à l'effet de donner leur avis sur la question de savoir si la morve chronique était, oui ou non, une maladie contagieuse », se prononçaient pour la négative tout en ayant la prudence (!) de déclarer « qu'au point de vue de la pratique, la loi avait « été sagement prévoyante en considérant cette maladie comme contagieuse, attendu les transformations insidieuses et difficilement saisissables qu'elle « était susceptible de revêtir. »

Ces conclusions ambiguës laissaient déjà deviner la concession qu'on allait faire aux partisans de la contagion. Bientôt, en effet, Alfort allait admettre que sous l'influence de causes générales, la morve chronique pouvait repasser à l'état de morve aiguë et devenir contagieuse. Bouley, en 1843, dans un mémoire intitulé « De la morve, de sa nature et de sa contagion sous la forme chronique », voulant rallier tous les esprits, mais ne voulant toutefois rien abdiquer de ses opinions passées, concluait, après un exposé adroit de la question, que la morve aiguë était contagieuse, que la morve chronique ne l'était pas, mais (et c'est à ce mais que Saint-Cyr allait s'attaquer, comme nous le verrons bientôt) « que la morve, sous quelque forme « qu'elle se présentât, devait être considérée comme « contagieuse, puisqu'en définitive, où elle l'était actuellement ou, quand elle ne l'était plus, des chances « existaient pour qu'elle le redevint. »

Cette casuistique, comme bien on pense, loin de faire la lumière et de rallier les deux camps autour d'une opinion unique ne fit qu'épaissir l'obscurité dans laquelle les esprits étaient plongés en les divisant plus que jamais.

C'est ce que l'on vit bien lorsqu'en 1849 la question de la contagiosité fut soulevée une fois de plus à la Société Centrale de Médecine Vétérinaire par la communication d'un mémoire dont l'auteur soutenait l'opinion de la non-contagion et produisait à l'appui 30 observations recueillies dans sa pratique militaire et civile. Barthélemy et Riquet eurent là l'occasion de faire connaître (enfin !) les résultats des expériences faites à la ferme de Lamirault et d'en tirer les conclusions qui s'imposaient. Mais Renault ne voulut pas se rendre, bien au contraire, Barthélemy essayant de faire remonter aux vétérinaires allemands l'idée de la non-contagion, en exonérant la médecine française. Renault revendiqua pour les Lafosse le mérite d'avoir affirmé la non-contagion et conclua : « Je tiendrais à honneur
« d'avoir été le premier à dire que la morve n'est peut-
« être pas contagieuse ; je suis donc bien éloigné de
« penser, comme Barthélemy, que cette opinion a été
« désastreuse et pernicieuse. »

Dix ans encore ces divergences d'opinion, après avoir été cause des ravages produits dans les armées de Napoléon I^{er}, devaient décimer les effectifs du Second Empire, les chevaux des grandes entreprises de transport et ceux des particuliers qui se contaminaient les jours de marché dans les auberges. Dix ans encore, malgré les expériences de Gohier, de Rayer, les con-

clusions de Barthélemy : « ...ces deux expériences « prouvent de la manière la plus incontestable que la « morve chronique est transmissible. » Le monde vétérinaire fut partagé en deux camps : les uns partisans de la contagion de la morve chronique, les autres reconnaissant la contagion de la morve aiguë, niant celle de la morve chronique, essayant par un faux-fuyant de concilier des inconciliables, mais n'en continuant pas moins par leurs paroles et leurs écrits à sautenir et à propager une doctrine qui était une hérésie.

En effet, sur un rapport intitulé : « Sur la morve farcineuse chronique de l'homme », dû à Bourdon, médecin à l'Hôpital Lariboisière, H. Bouley, rapporteur devant l'Académie de Médecine, nous dit : « In-
« contestablement, l'inoculation quand elle réussit a
« la plus grande valeur probative possible... mais il
« ne faut pas oublier que chez le cheval la morve est
« une maladie spontanée qui peut se développer dans
« son organisme sans que le germe lui en ait été trans-
« mis du dehors et à l'occasion d'un fait relativement
« insignifiant, comme une simple piqûre par exemple,
« lorsque tout est prêt pour son éclosion... », et plus loin : « Prenez un animal atteint de la morve bien
« chronique et reconnue non virulente par une inocu-
« lation préalable. Un cheval atteint de cette lésion
« chronique d'origine morveuse est-il morveux à pro-
« prement parler? Objectivement oui, mais dans la
« réalité il est permis de dire que non... ; à coup sûr,
« la matière de son jetage n'est plus virulente. » Le rapport d'Hippolyte Bourdon est du 8 décembre 1857, celui de Bouley de 1861. A cette date, la confusion

et l'obscurité règnent sur la genèse de la morve. Saint-Cyr qui, dans un premier mémoire, a déjà retracé « l'histoire des variations de l'opinion vétérinaire au « sujet de la contagion de la morve », qui, dans un « second, « a donné une analyse claire et exacte de « la théorie de Bouley », renonce à discuter ; il sait qu'il faut prouver, qu'il faut même dépasser si possible le but à atteindre... Il va entreprendre cette tâche.

CHAPITRE II

UN BREF APERÇU DE LA VIE DE SAINT-CYR JUSQU'EN 1860

Qui était Saint-Cyr? François Saint-Cyr naquit, le 31 janvier 1824, à la ferme de La Fontenelle, commune d'Ambérieux-en-Dombes (Ain), d'une excellente famille d'agriculteurs, apparentée à celle de Claude Bernard, et dont la plupart des descendants sont restés fidèles à la terre. Son père exploitait la ferme précitée avec l'aisance d'un véritable gentleman-farmer. François, l'aîné de cinq enfants, commença son instruction à l'école du village qu'il fréquentait avec la plus grande assiduité. Constatant son goût pour l'étude, son père l'envoya par la suite au collège de Poncin. Au terme de ses études, il le destinait à la profession de géomètre-arpenteur. Comment rentra-t-il à l'Ecole Vétérinaire? Lesbre nous rapporte l'anecdote suivante à ce sujet. Le préfet de l'Ain, venant un jour visiter la ferme de Fontenelle où le père de Saint-Cyr entretenait des étalons approuvés, remarquant la mine éveillée et les réponses intelligentes du jeune François, demanda au père à quoi il destinait son enfant. « Je voudrais qu'il fut géomètre-arpenteur », lui répondit-il. « Mais puisque les chevaux l'intéressent, faites-

le donc entrer à l'Ecole Vétérinaire de Lyon. » C'est ainsi que se décida l'avenir de Saint-Cyr.

Entré à l'Ecole en 1842, il en sortit en 1846 dans les premiers. A sa sortie, il s'installa à Ambérieux-en-Dombes. La clientèle ne lui procurant pas les satisfactions spirituelles que récamait son goût pour l'étude désintéressée, encouragé par son ancien maître Lecoq, il se présenta, le 21 octobre 1850, à un concours pour une place de chef de service de clinique pathologie, maréchalerie et jurisprudence, vacante à l'Ecole de Lyon. Il l'obtint de haute lutte, triomphant de cinq compétiteurs, se distinguant « par l'étendue de ses « connaissances, la manière de les exprimer, l'habitude d'envisager constamment son sujet d'un point « de vue élevé ». De 1850 à 1860, toujours chef de clinique, et malgré un enseignement très absorbant, Saint-Cyr met à profit le peu de temps libre qui lui reste pour publier des observations recueillies en clientèle; puis la thérapeutique chirurgicale l'intéresse et lui procure quelques succès : l'anatomie pathologique le passionne bientôt et il enrichit son laboratoire d'une remarquable collection de pièces pathologiques. A cette date, il s'attaqua à la morve et fit, comme nous allons le voir, la lumière sur cette question qui avait déjà tant fait couler d'encre sans le moindre résultat appréciable.

CHAPITRE III

REFUTATION DE LA DOCTRINE DE BOULEY

Avant de construire la belle et saine demeure, il faut abattre la masure lézardée et insalubre qui en tient lieu. On ne construit bien que sur des ruines. Saint-Cyr le comprit parfaitement et, avant de livrer au public le fruit de ses expériences, il voulut d'abord réfuter la théorie de Bouley.

C'est dans le « Journal de Médecine Vétérinaire », dont il était rédacteur adjoint depuis 1858, qu'il publia, en 1862, son « Examen critique de la doctrine de M. H. Bouley sur la morve ». Dans ce mémoire, nous reprenons ses propres termes : « Il se propose « de soumettre à une discussion approfondie la théorie de M. H. Bouley sur la nature et la contagion de « la morve... et d'atteindre, appuyé sur la vérité « seule, le but qu'il s'est proposé et qui est... de réfuter la théorie du savant professeur d'Alfort. »

Nous avons déjà vu qu'en 1843, Bouley avait publié un mémoire « Sur la nature et la contagion de la morve sous sa forme chronique ». Nous n'avons pas voulu alors l'examiner dans son détail, laissant à Saint-Cyr, qui le fit bien mieux que nous n'aurions pu le faire, le mérite d'avoir dégagé les propositions

essentielles qu'il contient ; mais nous pensons qu'il est malgré tout nécessaire, pour suivre l'argumentation de Saint-Cyr, de donner un résumé de cette doctrine. Avant tout, reportons-nous par la pensée à cette époque, la doctrine de la spontanéité a de nombreux adeptes ; certains contagionnistes même n'y répugnent point ; personne ne soupçonne le rôle ni l'existence du bacille morveux.

Laissons de côté la critique des opinions ayant cours sur la nature de la morve que nous fait Bouley dans les premières pages de son mémoire, et voyons quelle est la sienne au sujet de celle-ci.

Pour lui, la morve est une « maladie humorale critique. » Qu'entend-il par le mot « crise » : « C'est un phénomène subit, survenant à la suite d'un trouble général, et annonçant la fin de la lutte entre la nature conservatrice et la cause de la maladie. »

La morve est causée par la présence, dans l'organisme, d'un virus constitué pendant les deux ou trois jours d'une « véritable fièvre d'incubation ou de coction, fièvre qui précède l'apparition de phénomènes ayant pour lieux de prédilection les cavités nasales, le tissu cellulaire sous-cutané, le poumon, etc..., et qui ont pour but d'éliminer au dehors de l'organisme la cause morbifique ». Quand « l'éruption morveuse » c'est localisée après la période fébrile sur la membrane du nez, dans le tissu cellulaire sous-cutané « un mieux-être général se produit » grâce à cette « crise » qui a permis l'élimination du virus.

Pour l'auteur, dans de nombreuses maladies, il se produit ainsi des crises naturelles au cours desquelles

l'organisme élimine la cause morbifique. Exemples : le flux catarrhal dans la gourme des jeunes chevaux ; les abcès apparaissant sur les brebis, à la suite de l'éruption claveleuse, sont des phénomènes traduisant la crise.

Puis Bouley établit alors la fameuse distinction entre la morve aiguë et la morve chronique. « La morve est
« une maladie contagieuse, contagieuse par le produit
« de la sécrétion nasale, contagieuse par l'air expiré,
« contagieuse par le sang, contagieuse par tous les
« tissus du cadavre. Après la fièvre d'incubation, lors-
« que s'opère l'éruption virulente, l'animal infecté
« sue pour ainsi dire le virus par tous ses pores. »

« Mais lorsque la fièvre d'éruption s'est produite,
« que les pustules formées se sont ouvertes et ont
« éliminé le virus qu'elles contenaient, que le mouve-
« ment inflammatoire aigu à l'aide duquel s'est opéré
« le travail d'élimination s'est calmé au point qu'il
« n'y a plus, dans les tissus, siège à cette explosion,
« qu'un état sub-inflammatoire, en un mot, lorsque
« la morve aiguë a passé à l'état chronique... il n'y
« a plus dans l'économie de virus, de germe suscep-
« tible de reproduire la maladie dans un autre orga-
« nisme. »

« Lorsque le mouvement fluxionnaire éliminateur
« s'est opéré dans les tissus d'élection, que la crise
« c'est produite, le virus a été éliminé, le but de la
« nature est rempli. » A la morve virulente, maladie
générale, fait suite la morve chronique, maladie orga-

nique locale et Bouley « déduit naturellement que la
« morve chronique n'est pas à proprement parler la
« morve. »

« Mais... la morve chronique peut faire suite à une
« crise lente et insensible de morve aiguë : c'est là le
« mode le plus commun de manifestation... Sous
« cette forme, la morve aiguë à son début est difficile
« à reconnaître... elle est considérée le plus ordinai-
« rement comme une morve chronique qui commence,
« à cause du peu d'intensité de l'inflammation qui
« accompagne la crise, et des troubles insensibles qui
« l'ont précédée. » La morve se développe alors « sous
« des apparences chroniques ».

« Or, que le mouvement critique soit sourd dans
« son incubation et lent dans sa manifestation, ou
« bien qu'il fasse tout à coup explosion après une
« période de troubles bien marquée, peu importe, la
« morve qui se développe dans l'une ou l'autre de
« ces circonstances est contagieuse. »

« Mais à la suite d'une crise lente comme à la suite
« d'une crise rapide, le virus étant éliminé, la mala-
« die qui persiste alors ne consiste plus que dans un
« flux catarrhal et n'est plus contagieuse. » « La
« morve chronique confirmée n'est plus contagieuse. »

Mais la morve ne protège pas contre elle-même.

Le virus morveux sur un animal atteint de morve
chronique peut être régénéré dans certaines conditions
d'épuisement, d'altérations des mouvements nutritifs.
Un travail forcé, l'intempérie des saisons peut pro-
duire le même résultat et, conclut-il, on peut même
« à volonté reconstituer le virus morveux en provo-

« quant un mouvement fébrile violent » par une action traumatique sur un animal atteint de morve chronique.

Ainsi, « un cas de contagion de morve en apparence chronique n'est pas autre chose qu'un fait de plus de transmission de morve aiguë entée sur la morve chronique ».

Quelles étaient les conclusions du mémoire?

1° La morve aiguë, maladie due à la présence d'un virus qui en est le germe et qui peut la répéter dans d'autres organismes, est de sa nature une maladie essentiellement contagieuse.

2° La morve chronique, maladie organique sans virus, ne peut pas, en temps que lésion organique, se transmettre par contagion. Mais, par cela seul qu'elle prédispose l'économie à la régénération du virus morveux, que souvent sous ces lésions chroniques couve, à l'état latent, le germe contagieux, la morve chronique doit être considérée comme contagieuse.

CONCLUSION GÉNÉRALE : La morve est ou doit être considérée comme une maladie contagieuse.

Pourquoi cette si habile théorie n'obtint-elle pas les résultats qu'en attendait Bouley, à savoir la fin des dissensions entre contagionnistes et non-contagionnistes? C'est que, sous des apparences de larges concessions, Bouley avait voulu sauver le principe qu'il avait toujours défendu. En effet, s'il transigeait, admettant que la morve aiguë est contagieuse; qu'en pratique toutes les précautions doivent être prises à

l'égard de la morve chronique qu'il faut considérer comme contagieuse, « car elle peut le devenir d'un instant à l'autre », il n'en concluait pas moins qu'en réalité cette dernière ne l'était pas. Comme le disait Saint-Cyr, ce mémoire n'était « qu'une profession de foi anti-contagionniste ». Et, pensait-il, « un disciple moins prudent que le maître » allait peut-être un jour relever, au nom de cette théorie, le drapeau de la non-contagion et, de nouveau, accumuler les ruines.

Et pourtant, pour un esprit clair comme celui de Saint-Cyr, ces conclusions ne devaient tromper personne. Son sens de l'objectivité se révoltait à la pensée d'une doctrine qui dit « non » quand la pratique dit « oui ». La morve chronique, en principe non-contagieuse, doit être en fait considérée comme telle ! Quelle contradiction initiale pour le clinicien et l'expérimentateur qu'il était !

D'autre part, il juge avec raison que les manifestations variées de l'affection morveuse ne sont pas des crises, mais des phénomènes essentiels de la maladie et que, en admettant même que la morve puisse être comparée à une fièvre éruptive, il ne comprend pas pourquoi le bouton de farcin, lésion locale, offre plus de danger que la pustule clavelleuse ; pourquoi, le virus éliminé, le bouton de farcin ne guérit pas aussi bien et aussi vite que celle-ci.

Ce n'est pas tout, et là nous devons admirer de quelle sagacité faisait preuve ce savant qui, n'ayant jamais cherché à faire cadrer les faits avec la théorie, avait tout au moins su les observer et les interpréter,

pour qui la clinique n'était pas un vain mot, et qui en savait tirer des leçons profitables. Il pose en principe l'unité de « l'individualité pathologique », pressant ainsi la spécificité de l'agent pathogène ; pour lui, une « individualité morbide » ne peut pas, pour des yeux exercés, se transformer en une autre ; il peut se greffer des complications secondaires masquant l'affection principale : le clinicien averti ne doit pas s'y tromper. Que fait Bouley ? A ce principe, il substitue celui qu'appelle si justement Saint-Cyr le principe des « transmutations morbides », par lequel une maladie générale et virulente, la morve aiguë peut devenir si différente d'elle-même en passant à l'état chronique, qu'elle n'est plus à proprement parler la morve mais une maladie organique et locale, à savoir un simple « flux catarrhal ». Mais, d'autre part, cette maladie locale, qui était, mais qui n'est plus la morve, peut redevenir la morve, affection générale et virulente et « véritable Protée, passer de l'état de non-morve à « l'état de morve et vice-versa ». C'en est trop ! Saint-Cyr se révolte. Sa courte mais fructueuse carrière de clinicien lui a appris qu'aucun autre exemple clinique d'une telle transmutation n'existe dans toute la pathologie ; il n'est pas une seule maladie qui se présente ainsi.

Et pourtant Bouley, s'appuyant sur des faits cliniques, admet et proclame que par un « mouvement fébrile violent, par l'injection d'un liquide irritant dans des articulations à vastes compartiments, par l'ingestion de poisons actifs », il peut reproduire la morve sur des animaux qui ne sont plus contagieux. Le germe

virulent se développerait à nouveau, causant de nouvelles éruptions. Nous concevons aujourd'hui les raisons de telles erreurs ; Bouley agissait alors non pas sur le virus, mais sur le « terrain ». A la faveur d'un épuisement de tout l'organisme, il provoquait non pas la régénération mais la reviviscence de l'agent pathogène. Et cela, Saint-Cyr l'avait déjà parfaitement compris. Que nous dit-il, en effet ? Bouley a mal interprété les faits. « Créer un agent contagieux par des « moyens artificiels n'est pas plus au pouvoir de « l'homme qu'il n'est en son pouvoir de faire éclore « un germe qui n'a pas été fécondé. » Dans les exemples que cite Bouley, le germe n'a pas été éliminé. Le « virus est encore en pleine possession de l'organisme ». On ne peut que s'incliner devant une telle intuition.

CHAPITRE IV

PREUVES EXPERIMENTALES DE LA CONTAGION DE LA MORVE CHRONIQUE

Il pouvait sembler impossible à tout autre que Saint-Cyr de prouver que la morve chronique était contagieuse. En effet, il ne s'agissait pas de la morve chronique proprement dite, de celle que tous les praticiens considéraient comme telle pour en avoir constaté les ravages, mais de la morve chronique de Bouley. Celui-ci s'était toujours ménagé une porte de sortie ; l'ingéniosité de sa doctrine était que l'on ne pouvait jamais en quelque sorte savoir si dans les expériences on n'inoculait pas de la morve aiguë au lieu et place de morve chronique. Car que devons-nous déduire de son mémoire ?

1° Il existe une morve aiguë contagieuse ;

2° Il existe une morve aiguë lente, ayant toutes les apparences de la morve chronique, mais qui est en réalité contagieuse ;

3° La morve aiguë contagieuse peut être, sous l'influence de causes favorables, entée sur la morve chronique ;

4° Il existe une morve chronique qui n'est pas contagieuse.

D'après la 2^e et la 3^e proposition, il semble bien difficile de trouver de trouver pratiquement une morve véritablement chronique. En effet, Bouley pourra toujours prétendre que les inoculations ont été faites à partir d'animaux rentrant dans l'un ou l'autre cas.

Que faut-il faire? Trouver des animaux ne présentant qu'une simple lésion organique de morve chronique non virulente, d'après Bouley, lésion consécutive à la crise aiguë par laquelle l'organisme a éliminé définitivement le virus morveux, ceux-ci se trouvant dans de telles conditions qu'on ne puisse invoquer aucune influence de causes favorables prédisposant à la régénération dudit virus : à l'aide de ces animaux, inoculer des sujets en parfait état de santé et prouver que par ces inoculations on a provoqué sur ceux-ci l'apparition de la morve aiguë contagieuse.

En 1860, Bouley est amené à préciser sa pensée dans le Rapport sur le malade Bourdon, que nous avons déjà mentionné, « il en est du cheval affecté
« d'une maladie organique des sinus par le fait de
« la morve, comme de l'homme qui a perdu un œil
« à la suite d'une lésion organique irréparable, déter-
« minée par une maladie primitive depuis longtemps
« éteinte ». Qu'entend-il par lésion organique? « La
« collection purulente des sinus d'origine morveuse
« et dont à coup sûr la matière du jetage n'est plus
« virulente. »

Voici les données du problème posé à Saint-Cyr. Comment va-t-il le résoudre?

Parmi les nombreuses expériences faites au cours des trois années 1860, 1861 et 1862, il en retiendra

huit personnellles et une dernière communiquée à lui par un de ses amis, Liautard.

Nous n'entrerons pas dans le détail de chacune de ces observations ; nous remarquerons seulement combien fut scrupuleuse la progression méthodique du raisonnement, combien rigoureuse la sévérité des expériences qui devaient amener Saint-Cyr à des conclusions d'une logique aveuglante.

Pour sa première expérience, Saint-Cyr prend une jument morveuse depuis quelques jours, en excellent état général, pouvant encore rendre de nombreux services et présentant les symptômes suivants : jetage abondant, blanc jaunâtre, sans mauvaise odeur, par la narine gauche ; sur la pituitaire de celle-ci plusieurs élevures dures et saillantes ; enfin une glande grosse comme un œuf de poule, peu adhérente dans l'auge du côté gauche.

Deux mois après, au moment de l'abatage, la morve s'est un peu aggravée, mais lentement, progressivement. L'animal n'a pas maigri, preuve du bon état des fonctions de nutrition ; le principal ulcère s'est étendu, la glande est plus adhérente, le jetage bilatéral. A part un seul jour où le pouls a été de 40 pulsations, il a toujours été normal.

A l'autopsie, on note sur la pituitaire pâle et glacée des chancres nombreux sans auréole inflammatoire à leur pourtour ; sur le poumon, une multitude de tubercules miliaires dont quelques-uns sont entourés d'une auréole inflammatoire ; enfin, on trouve aussi sur les deux poumons de nombreuses taches ecchymotiques.

Le pus prélevé sur les chancres et inoculé à un âne par raclage de l'épiderme sur un des naseaux lui confère une morve si aiguë que la mort survient cinq jours après l'inoculation. Il présente à l'autopsie les signes les plus caractéristiques de la morve aiguë : pituitaire tuméfiée, pustules morveuses, ganglions tuméfiés du côté de l'inoculation, poumons parsemés de tubercules auréolés.

Bouley pourra cependant objecter qu'une seule fois il est vrai, en soixante jours, le poulx a été de 40 pulsations au lieu des 30 habituelles, traduisant peut-être un état fébrile capable de régénérer le virus, que les taches pétéchiales trouvées sur le parenchyme pulmonaire impliquent aussi la présence du virus.

La jument n'aurait donc pas été atteinte de la morve chronique telle qu'il la conçoit.

Dans les deuxième et troisième expériences, quelques taches ecchymotiques trouvées sur les poumons des chevaux fournisseurs de virus et qui présentaient pourtant des symptômes caractéristiques de morve chronique peuvent encore fournir à Bouley et à ses partisans le moyen de soutenir qu'elles ne démontrent pas la contagiosité de la morve chronique telle qu'ils la comprennent, bien que tous les ânes inoculés soient morts à bref délai de morve aiguë.

Dans la 4^e expérience, on sacrifie un cheval dont la pituitaire est pâle, épaissie, présentant de nombreux chancres sans auréole à leur pourtour, les poumons farcis de granulations miliaires dont aucune n'est auréolée et qui ne présentent pas une seule tache ecchymotique. Il n'y a donc cette fois aucune trace d'affec-

tion aiguë. Est-ce enfin la morve chronique de Bouley ?

Non, car quatorze jours avant l'abatage, le cheval a eu une légère hémorragie nasale facilement arrêtée. D'autre part, quelques-uns des chancres présentaient à leur surface quelques « pointillements rougeâtres ».

Cela suffit pour que Saint-Cyr ne soit pas encore pleinement satisfait, bien que l'âne inoculé à partir de ce cheval soit mort en cinq jours de la morve aiguë.

La 5^e expérience a lieu à partir d'un cheval qui a été sacrifié, sans qu'aucun trouble fonctionnel n'ait été remarqué, mais qui présente les apparences de la morve chronique. A l'autopsie, on ne trouve aucun chancre. Les sinus frontaux et maxillaires sont remplis d'un pus jaunâtre et caillebotté. Dans les poumons on ne relève que quelques tubercules miliaires, mais malheureusement il y a aussi de rares taches ecchymotiques que Bouley ne manquera pas d'attribuer à la présence du virus caractérisant la morve aiguë. Et pourtant, n'était-ce point la forme de morve chronique décrite par Bouley quant il nous parlait d'une altération des sinus dont le jetage n'était plus virulent à coup sûr.

Cependant, l'âne inoculé avec du jetage est mort de morve aiguë. La présence des taches ecchymotiques permet encore d'objecter que ce virus éliminé, puisque la lésion des sinus est une lésion chronique, a été régénéré ; sous l'influence de quelle cause ? Saint-Cyr ne le voit pas, qu'importe, il cherchera encore.

Dans sa 6^e expérience, Saint-Cyr inocule à une ju-

ment « suspecte de morve », présentant uniquement, du côté droit, une glande rebelle à toutes les applications de topiques, du virus prélevé dans les tubercules pulmonaires d'un âne atteint et mort de morve aiguë. La jument après l'inoculation conserve un bon état général. Elle est sacrifiée; à l'autopsie, on ne trouve que deux chancres pâles et granuleux, plombés, sans aucune trace d'inflammation, dans la cavité nasale gauche; ces deux chancres sont les plus « atoniques, les plus chroniques que l'on puisse voir ». Dans le poumon, on trouve des tubercules miliaires sans auréoles; aucune tache ecchymotique. Mais, et on voit là à quel point Saint-Cyr peut pousser la sincérité et la sévérité de ses expériences; il relève dans le poumon une seule lésion récente — un foyer de pneumonie lobulaire gros comme une noix.

Les deux ânes inoculés, l'un avec du jetage, l'autre avec des détritits recueillis sur les deux uniques chancres, meurent de l'infection morveuse la plus caractérisée.

En présence de tels résultats, il paraît bien vain à Bouley de prétendre que la jument faisait une crise lente de morve aiguë ou que le virus avait été régénéré. Aucun mouvement fébrile, aucune trace de virus, rien que des lésions chroniques. Est-ce que cela suffit enfin? Ou alors est-ce que la morve chronique n'est qu'une vue de l'esprit de Bouley? On conçoit alors qu'elle ne soit pas contagieuse. « *Ex nihilo nihil* », dit Saint-Cyr.

La 7^e expérience prouve de façon indubitable que morve et farcin ne font qu'un pour ceux qui en dou-

taient encore. Un cheval atteint de farcin chronique avait présenté comme unique symptôme une corde le long de la saphène ; cette corde s'abcéda ; les abcès se cicatrisèrent puis s'ouvrirent à nouveau. Un âne, inoculé avec du pus prélevé sur les plaies farcineuses, meurt vingt-deux jours après de morve aiguë. Le cheval guérit de toutes ses plaies ; il est en bon état. Mais, quelque temps après, subitement abattu et fébrile, il commence à jeter abondamment par les deux naseaux.

Abattu quatre jours plus tard, il ne présente à l'autopsie que des chancres récents, disséminés sur les cavités nasales. Les poumons sont sains ; pas un seul tubercule miliaire récent ou ancien, pas une seule ecchymose, rien.

En plus de l'identité de la morve et du farcin, l'expérience prouve la contagiosité de la morve chronique, car que peut-on objecter ? L'âne inoculé est mort de morve aiguë caractérisée. De deux choses l'une, ou bien au moment de l'inoculation le cheval était dans une crise de morve aiguë, et alors il devait présenter des lésions tuberculeuses, qui ont disparu en un mois, puisque l'autopsie n'a rien révélé. Est-ce croyable ? Ou cette morve aiguë dont est mort le cheval était déjà en incubation, alors qu'il ne présentait aucun symptôme, aucune lésion que celle du farcin le plus chronique ; qui pourrait croire en une telle théorie ?

Dans sa 8^e expérience, Saint-Cyr a enfin trouvé un animal ayant exactement les symptômes réclamés par Bouley pour être convaincu. Une jument en excel-

lent état présente une glande dure, bosselée, adhérente du côté gauche, deux chancres pâles sur la cloison nasale, un jetage muqueux, peu adhérent, presque nul ; aucune fièvre, un pouls normal, un appétit excellent.

La jument est sacrifiée ; à l'autopsie, on note quelques chancres remarquablement pâles sur la pituitaire, sur les poumons quelques granulations miliaires sans aucune auréole inflammatoire, pas une seule tache ecchymotique.

Deux ânes inoculés, l'un avant la mort de la jument avec du jetage, l'autre après la mort de la jument, avec de la matière prélevée sur les chancres, meurent dix jours après leur inoculation.

L'expérience est cette fois décisive, la jument ne présentait aucune trace de lésion aiguë, l'inoculation n'aurait donc dû absolument rien donner d'après Bouley.

Si les inoculations ont conféré la morve aiguë aux deux ânes, c'est donc que le virus était là sans se manifester, toujours présent, toujours prêt à contaminer.

Nous passerons sous silence la dernière expérience due à l'observation de Liautard et qui n'apporte rien de nouveau à une cause que Saint-Cyr avait déjà gagnée.

Nous avons vu comment progressivement, malgré toutes les difficultés, Saint-Cyr était parvenu à démontrer que quelque chronique qu'elle soit, la morve est toujours contagieuse.

Ses conclusions ne laissaient plus place au doute :
« Sous toutes les formes, à tous ses degrés, dans tous

« ses états, à toutes ses périodes, dans tous les ins-
« tants de son existence, pour tout dire en un mot :
« la morve est contagieuse et facilement inoculable.
« Il y a toujours danger de contagion, non pas dan-
« ger possible, éventuel, conditionnel, mais danger
« certain, actuel, toujours menaçant. »

Pour la première fois, tant en France qu'à l'étranger, des conclusions formelles, destinées à frapper les esprits par leur caractère absolu, étaient tirées d'une expérimentation rigoureuse : sous quelque forme qu'elle se manifeste, la morve est contagieuse et l'on doit toujours se tenir en garde contre sa contagion.

Ainsi, il avait fallu attendre 1863 pour que la question de la morve chronique soit enfin résolue. Nous avons essayé d'en retracer l'histoire d'après les documents français, mais la question comme la maladie avait été internationale : en Italie, en Angleterre, en Allemagne notamment, elle avait donné lieu aux mêmes discussions que dans notre pays.

Renault, Delafond avaient accepté sans réserves la doctrine de Broussais triomphante ; leur brillant enseignement partout répandu par des disciples enthousiastes trouva à l'étranger des échos favorables ; l'opinion de Renault, qui pensait que la morve était provoquée par la résorption du pus au niveau des foyers de suppuration chronique fut défendue en Allemagne par *Hering* et *Bruckmüller*, en Italie par *Ercolani* ; cette conception trop étroite de la « pyémie métastatique » s'étant avérée souvent insuffisante, *Bouley* lui substitua l'hypothèse d'un « épui-

sement de l'organisme », trouvant de nombreux partisans en Allemagne, parmi lesquels : *Veith*, *Hertwig*, *Spinola*.

De 1830 à 1840, imposé en France par quelques-uns, le dogme de la spontanéité rencontra ailleurs des adversaires résolus ; en Allemagne, *Hausmann* était de ceux-là ; en Italie, si le Professeur *Lessona* niait la contagion, produisant à l'appui de sa thèse des expériences qu'il jugeait concluantes, le Professeur *Volpi*, de l'Ecole Vétérinaire de Milan, affirmait hardiment que la morve était contagieuse et n'avait d'autre cause que la contagion même.

En Angleterre, alors que le Professeur *Coleman* faisait jouer à la contagion un rôle extrêmement secondaire, admettant qu'un cheval sur dix mille contractait la maladie par cette voie, *White*, *Youatt*, *Percival* voyaient dans la contagion la grande, pour ne pas dire l'exclusive cause de la morve.

L'anatomie pathologique, esquissée par *Dupuy*, fut reprise par *Hausmann* (1833), puis par *Kreutzer* et *Dittrich* (1851), qui eux aussi assimilèrent la maladie à la tuberculose. *Virchow* étudia longuement le tubercule morveux pulmonaire (1854 et 1863) ; il le classa parmi les tumeurs à granulations (granulomes) et attribua le processus néoplasique qui le caractérise à « un agent âcre et irritant ». *Leisering*, en 1862, décrivit les divers caractères des lésions morveuses ; il admit que les lésions du poumon se développaient sous l'influence d'un contage directement apporté par l'air inspiré. *Ravitch*, en 1862, rapporta les lésions morveuses à une thrombose des vaisseaux

et des lymphatiques, provoquant des troubles nutritifs dans le voisinage.

Cependant, dès 1840, la doctrine de la non-contagion avait déjà perdu beaucoup de partisans ; mais tant en France qu'à l'étranger, aucune publication définitive ne permettait de clôturer la question. Nous espérons avoir montré que le mérite d'avoir mis fin à toutes les divergences d'opinion qui régnaient encore en 1860, revient uniquement à un Français, à un clinicien de notre Ecole, dont le travail expérimental fut malheureusement passé sous silence à cette époque.



CHAPITRE V

SAINT-CYR ET LA DOCTRINE PASTEURIENNE

Ainsi, ce que de nombreux auteurs, au cours des âges, s'étaient contenté d'affirmer, Saint-Cyr venait enfin d'en apporter la rigoureuse démonstration.

Mais un esprit aussi avide de connaître, aussi naturellement prédisposé à tirer des faits les enseignements que la logique impose, ne devait pas s'arrêter là sur le chemin de la vérité. Nous pouvons sans crainte affirmer que Saint-Cyr entrevit ou affirma même, à propos de la morve, les grandes bases sur lesquelles repose la pathogénie des maladies contagieuses ; en effet, il posa le principe de l'individualité pathologique, présentant l'unité, la spécificité de l'agent pathogène ; il comprit le rôle du « terrain » et montra l'influence des conditions de nourriture, d'habitat, de service sur l'organisme, faisant de ces conditions non pas la cause déterminante, mais une des causes prédisposantes de la maladie ; d'autre part, il établit la relation qui existe entre la dose de virus en cause et l'acuité des phénomènes morbides.

En effet, chez le sujet malade, Saint-Cyr tient absolument à la présence d'un « germe », d'un agent morbide et contagieux ; ce « germe » il l'appelle « vi-

rus » ; il le veut « réel », ayant une existence propre, indépendante du milieu où il agit. Ce n'est pas tout ; pour lui, ce germe est spécifique ; il donne toujours la même maladie ; cette maladie est une ; elle ne peut se transformer en une autre : « jamais, nous dit-il, « on ne voit une individualité morbide bien définie « se transformer en une autre espèce pathologique « différente d'elle-même... il ne nous est pas plus « donné d'opérer une pareille transformation que de « changer un animal ou une plante d'une certaine « espèce en un animal ou une plante d'une espèce « différente. » Et par ailleurs : « Les types morbides « aujourd'hui connus ont traversé les âges et sont par- « venus jusqu'à nous sans s'altérer ; la morve, la « rage, le charbon, sont aujourd'hui ce qu'ils étaient « quand on a commencé à les décrire ; ces types « ont autant de fixité que les espèces végétales et ani- « males. C'est là une vérité que ne parviendront pas « à obscurcir les dissertations fantaisistes des patho- « logistes d'occasion. »

Que savons-nous de plus aujourd'hui ? Un pas reste encore à franchir : que le « germe » soit découvert ; qu'il prenne le nom de microbe et que, cultivé, on reproduise avec lui la maladie type : elle aura des caractères d'unicité et de fixité que vient si remarquablement de décrire Saint-Cyr.

D'autre part, nous avons dit que Saint-Cyr avait soupçonné le rôle du terrain ; pour lui, en effet, les « conditions de temps, de lieu, de climat, de loge- « ment, de nourriture ne sont pas les conditions de « la virulence ». Par ce terme, Saint-Cyr entend bien

montrer que ce ne sont pas les conditions déterminantes de la maladie. Il sait toute l'influence que peut avoir sur l'organisme l'effet de ces facteurs; loin de la nier, il l'affirme; mais, contrairement aux auteurs qu'il combat, il se refuse à voir dans ces facteurs la cause unique et essentielle de l'affection: leur jeu prédispose à la reviviscence ou à l'explosion, suivant les cas, du germe morbide qui est présent dans l'organisme infecté: il ne le crée point. Ainsi, nous dit-il, « la fièvre traumatique la plus simple, le moins spécifique assurément des mouvements fébriles peut... « provoquer l'explosion de nouvelles manifestations; « ce qui est vrai c'est que chez lui (le malade), « croyez-le bien, le germe morbide n'avait probablement pas été éliminé... c'est que le virus est « encore actuellement en pleine possession de l'organisme ».

Et plus loin: « ...Le poison morbide peut ne traahir sa présence que par des signes équivoques. Eh bien! faites intervenir un agent excitateur sans « spécificité mais capable d'imprimer aux actions organiques une plus grande activité, et sous l'influence de cet agent, vous verrez apparaître de « nouvelles poussées; de nouvelles lésions spécifiques vont faire explosion. » Plus tard, les pasteuriens diront: « Pour obtenir une récolte, il ne suffit « pas d'avoir une bonne semence, il faut encore la « déposer dans un terrain bien préparé. »

Pénétration du microbe et réceptivité de l'organisme inoculé; dépôt de la semence dans un terrain bien préparé; ces deux termes, qui résument toute l'étiolo-

logie des infections, Saint-Cyr les avait déjà entrevus.

Nous trouverons dans les conclusions du mémoire de Saint-Cyr sur les « Preuves expérimentales de la contagion de la morve chronique », l'affirmation que l'auteur ne veut voir dans l'état aigu et l'état chronique d'une affection que les anneaux initiaux et terminaux d'une chaîne dont les maillons intermédiaires sont constitués par les différents états cliniques que peut revêtir la maladie. On passe insensiblement de l'un à l'autre ; les manifestations diverses qui se traduisent extérieurement par la prostration la plus complète dans le cas de la morve aiguë par le farcin cutané le plus anodin, apparemment ne font que traduire la présence du virus morveux plus ou moins virulent : « Non seulement la morve et le farcin, la morve aiguë et le farcin aigu, la morve chronique et le farcin chronique ne sont que des modes de manifestation divers d'une seule et même espèce morbide, mais il n'y a pas de ligne de démarcation tranchée entre l'état aigu et l'état chronique de ces formes d'une même affection. »

Et par ailleurs : « Mais chez le cheval farcineux on ne peut pas faire naître à volonté par inoculation les symptômes de la morve parce que l'économie, saturée de virus morveux, n'est plus actuellement apte à en ressentir les effets. » Tout le problème de l'immunité est ainsi posé dans cette simple remarque.

Nous voyons que Saint-Cyr pressentit toutes ces grandes questions ; mais il est gêné, nous le sentons,

par cette hypothèse, car malgré tout ce n'était qu'une hypothèse, encore bien mystérieuse et bien obscure, du contagé ou du virus ; pour répondre à toutes les questions qu'il se pose, qu'il pose aux autres savants, il faudrait qu'il substitue à celle-ci la notion tangible et lumineuse de l'agent vivant : du microbe. Ce sera l'œuvre de Pasteur. Mais à l'édifice que celui-ci se préparait à construire, Saint-Cyr devait aussi apporter une pierre ; car si la contagion morveuse était maintenant prouvée, il restait à démontrer que cette contagion seule était à l'origine de la maladie et de sa propagation dans les effectifs ; il fallait prouver qu'elle ne naissait pas « spontanément », le mot est dit, dans les agglomérations de chevaux.

C'est à cette époque, en effet, en 1860, que Pasteur, appliquant lui aussi la méthode expérimentale à la biologie, allait entreprendre la lutte contre la doctrine de la génération spontanée. Nous sommes fier de montrer que là encore, dès ses débuts, il trouva chez Saint-Cyr, parmi tant d'autres vétérinaires, un appui que lui refusa souvent la médecine humaine.

Beaucoup, en effet, même parmi les plus grands noms de l'histoire du monde, philosophes, poètes, naturalistes avaient cru ou croyaient encore à la génération spontanée ; et si nous sautons quelques siècles, il n'y avait guère plus d'erreur de la part de Van Helmont qui, au XVII^e siècle, donnait une recette célèbre pour faire naître des souris : une chemise sale, quelques grains de blé ou un morceau de fromage, le tout bien mélangé, nous allions dire rissolé, dans un pot, à Pauchet, Directeur du Muséum d'Histoire

Naturelle de Rouen, qui en 1858 adressait à l'Académie des Sciences une « Note sur les proto-organismes végétaux et animaux nés spontanément dans l'air artificiel et dans le gaz oxygène ».

Transporté sur le terrain médical, si on admettait que le « germe », le « virus », l'agent pouvait naître spontanément à l'intérieur d'un organisme dans lequel il allait exercer ses ravages, il devenait vain de croire à la contagion et de se prémunir contre elle.

Mais très vite on s'était aperçu des dangers que présentait une telle doctrine appliquée à la pathologie et on admettait l'existence des maladies virulentes que Saint-Cyr définissait ainsi : « Les maladies viru-
« lentes ou contagieuses sont des maladies jouissant
« de la singulière et très remarquable propriété de se
« transmettre avec tous leurs caractères d'un animal
« malade à un animal sain de la même espèce ou
« d'espèce différentes par le contact médiateur ou im-
« médiateur. » Les spontanéistes, mis dans l'obligation de reconnaître cette contagion, l'admettaient, mais dans la propagation des maladies ils accusaient deux facteurs : la contagion et la spontanéité. Les non-spontanéistes ne voulaient voir que la première cause à l'origine des épizooties ; en 1860, dans une phrase que personne ne remarquait, se fixant déjà le but à atteindre, Pasteur disait : « Les poussières
« en suspension dans l'air sont à l'origine exclu-
« sive, la condition première et nécessaire de la vie
« dans les infusions... ce qu'il y aurait de plus dési-
« rable serait de conduire assez loin ces études pour
« préparer la voie à une recherche sérieuse de l'ori-
« gine des diverses maladies. »

Ainsi Pasteur soupçonnait déjà que les prétendus cas d'apparition spontanée des maladies n'étaient peut-être dus qu'au transport aérien de certains « germes malains ». Mais tous les auteurs n'avaient pas son génie. Saint-Cyr avait admis, dans ses premiers écrits sur la morve (1862), qu'elle pouvait naître spontanément. Devant les faits, il ne tarde pas à nier la spontanéité et à combattre ses partisans.

Très logiquement, il affirme que « l'identité du « phénomène entraîne l'identité de la condition déterminante ». Du moment que les spontanéistes reconnaissent que « la préexistence du virus de la « syphilis, de la variole, de la rage, du typhus est « nécessaire à l'éclosion de ces maladies, il est logique que de l'admettre pour les autres maladies et en « particulier pour la morve. » Ainsi, dit-il, « les « maladies spécifiques ont entre elles tant d'analogie, tant de points de contact, tant de traits de « ressemblance qu'il doit sembler permis de conclure des unes aux autres dans cette question d'origine... or, un grand nombre d'entre elles se reproduisent uniquement par la contagion ». Et dans un autre écrit, parlant toujours de la maladie qui lui est chère : « La contagion est une des causes « les plus puissantes, beaucoup disent la plus puissante, de la propagation de la morve dans les règnes. Bientôt on proclamera que la contagion est « la seule cause de la morve. » Pour le démontrer, Saint-Cyr s'appuie sur ses nombreuses et remarquables observations ; il multiplie les exemples, établit les analogies avec des maladies sur lesquelles l'ac-

cord est faite entre spontanéistes et non-spontanéistes : la syphilis, la variole, la rage, la peste bovine.

De plus, adoptant l'aphorisme de Bouillaud : « Aux maladies virulentes et spécifiques, il faut de toute nécessité une cause spécifique », Saint-Cyr ne trouve cette cause spécifique que dans la contagion.

Et il conclut : « La permanence des virus, leur conservation prolongée, la facilité de leur diffusion, la voie toujours ouverte à leur absorption par la surface broncho-pulmonaire, tout porte à croire que les maladies virulentes ne se propagent que par la contagion. »

Saint-Cyr voit tous les résultats qui seraient obtenus si on le suivait dans cette voie. Ce serait, dit-il, « la lumière substituée au chaos dans lequel est encore plongée l'étiologie des maladies virulentes ; l'hygiène publique assise enfin sur des bases positives et vraiment scientifiques ; la police sanitaire simplifiée ».

Nous voyons à quel point Saint-Cyr avait, dès ses débuts, remarquablement pressenti et épousé la grande idée pasteurienne. L'étude approfondie d'une maladie contagieuse, la morve, dont il avait su interpréter les manifestations grâce à ses remarquables qualités d'observateur et de clinicien, — l'un ne va d'ailleurs pas sans l'autre, — l'avait incité à généraliser à toutes les autres maladies contagieuses. Si on se reporte à l'état d'esprit qui régnait à cette époque au sujet de l'étiologie des maladies virulentes,

on peut sans crainte affirmer que Saint-Cyr fut lui aussi un précurseur.

Précurseur, oui, car aujourd'hui même que savons-nous de plus au sujet de la morve qu'il n'eût déjà soupçonné ?

Précurseur, avons-nous dit, mais bienfaiteur aussi, car grâce à lui des milliers de chevaux allaient être épargnés par l'application rigoureuse des règles de prémunition tombées en désuétude, des millions ne seraient plus gaspillés dans l'application de vaines thérapeutiques, des vies humaines enfin allaient être préservées. Au point de vue économique et humain, sa découverte peut être considérée comme une des plus importantes de la Médecine Vétérinaire.

On pouvait alors espérer que ses détracteurs allaient être désarmés par les résultats décisifs qu'il avait obtenus ; que ses contradicteurs allaient enfin rendre justice à ce modeste chef de clinique qui avait dû lutter seul, sans appui, contre tous les adulateurs de l'autorité que donne le pouvoir, nous le savons trop, hélas, la majorité, mais qui n'en était pas moins parvenu, appuyé sur la saine logique, à apporter des preuves convaincantes et irréfutables qui devaient, semble-t-il, mettre fin à toute opposition.

Malgré tous ses titres à la reconnaissance publique, il fallut attendre 1882 pour que son adversaire le plus acharné, Bouley, reconnaisse enfin publiquement sa défaite et écrive : « J'ai pu voir à quelles « erreurs étranges et redoutables ont conduit dans « le passé des conceptions qui n'avaient d'autres « bases que les inductions de l'observation... Com-

« ment se sont-elles évanouies? Le jour où l'inoculation expérimentale a fait sortir la morve d'un tubercule pulmonaire. »

Ce n'est qu'en 1878, presque à la fin de sa carrière, que Saint-Cyr reçut la croix de la Légion d'honneur. La France est toujours lente, hélas, à reconnaître le mérite de ses vrais savants et rarement, au cours de leur existence, elle les élève à la place qui leur reviendrait dans la hiérarchie sociale; mais, comme l'a dit M. Cadéac : « Si elle ne rend pas toujours justice aux vivants, elle n'est jamais ingrate avec ses morts. »

Puisse ce modeste ouvrage en être un sincère témoignage.

CONCLUSIONS

I. — L'ancienne hippiatric, se basant sur la stricte observation des faits, admit la contagiosité de la morve; elle fit d'elle une maladie humorale.

II. — N'ayant pas apporté les preuves formelles de cette contagion, les auteurs, par la suite, furent enclins à ne voir dans les affirmations que ce qu'elles avaient d'exagéré et avec Lafosse combattirent la doctrine humorale, faisant de la morve une simple maladie inflammatoire locale.

III. — Les anatomo-pathologistes, Dupuy en particulier, travaillant à établir les assises du solidisme, détournèrent eux aussi les esprits de la doctrine humorale, et ne voyant que les lésions matérielles que causait la morve, en nièrent la contagion.

IV. — Les physiologistes, avec Broussais, donnèrent l'explication de ces lésions. La morve ne fut plus qu'une simple irritation.

V. — Bouley, devant les résultats pratiques désastreux qu'entraînaient ces hérésies, essaya de rallier les esprits par une théorie qui, pour séduisante et ingénieuse qu'elle fût, n'en était pas moins une profession de foi anti-contagionniste.

VI. — L'Ecole de Lyon, qui avait toujours reconnu et enseigné que la morve chronique était une maladie contagieuse, le prouva définitivement avec Saint-Cyr, qui mit fin aux dissensions qui existaient à ce sujet tant en France qu'à l'étranger. Au cours de sa démonstration, il entrevit ou résolut la plupart des grands problèmes que pose la pathogénie des maladies virulentes.

<i>Vu : Le Directeur</i>	<i>Le Professeur</i>
<i>de l'Ecole Vétérinaire de Lyon,</i>	<i>de l'Ecole Vétérinaire,</i>
L. JUNG.	COLLET.

<i>Vu :</i>	<i>Vu :</i>
<i>Le Doyen,</i>	<i>Le Président de la Thèse,</i>
JEAN LEPINE.	ARLOING.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 13 Juin 1941.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
GAU.

BIBLIOGRAPHIE

- ARLOING. — Les Virus. Paris, Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, 1891.
- BOULEY. — De la Morve, de sa nature et de sa contagion sous sa forme chronique. *Recueil de Médecine Vétérinaire pratique*, 1823, pp. 81 et suivantes.
- Rapporteur : Rapport sur la Morve farcineuse chronique de l'homme par M. Hippolyte BOURDON. *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1860-1861, pp. 854 à 871, 958 à 1104, 1200 à 1276.
- BOULEY et REYNAL. — Nouveau dictionnaire pratique de Médecine, Chirurgie et Hygiène vétérinaire. Article « Farcin », tome VI, pp. 431 à 534. Paris, Asselin, gendre et successeur de Labé, place de l'Ecole de Médecin, 1860.
- Nouveau dictionnaire pratique de Médecine, Chirurgie et Hygiène vétérinaire. Article « Morve », tome XIII, pp. 189 à 364. Paris, Asselin-Houzeau, place de l'Ecole de Médecine, 1885.
- BOURGELAT. — Eléments d'hippiatrie. A Lyon, chez Henri Declainstre, 1753, tome II, 2^{me} partie, pp. 180 et suivantes.
- BRESCHET et RAYER. — De la Morve chez l'homme, chez les solipèdes et quelques autres mammifères. *Recueil de Médecine Vétérinaire*, 1840, pp. 137 et suiv.
- CADÉAC. — Discours : Compte rendu de la cérémonie d'inauguration du buste du Professeur Saint-Cyr. J. Bonnet, 2, rue Romiguière, Toulouse, 1926, pp. 13 et suivantes.

- CHABERT. — Instructions sur les moyens de s'assurer de l'existence de la Morve. A Paris, de l'imprimerie et dans la librairie vétérinaire de M. R. Hizard, 11, rue de l'Espérance, quartier Saint-André des Arts, 1797.
- COLLET. — Cours de Pathologie spéciale : les maladies contagieuses, Lyon, 1940-1941 : « La Morve ».
- CORNEVIN. — Notice historique sur F. Saint-Cyr. *Bulletin de la Société Centrale de Médecine Vétérinaire*, nouvelle série, tome XIV, 1897, p. 679.
- DUPUY. — Un mot sur la Morve. *Journal pratique de Médecine Vétérinaire*, 1829, pp. 238 et suivantes.
- GALTIER. — Traité sur les maladies contagieuses et de la police sanitaire des animaux domestiques, tome I. Paris, Asselin et Houzeau, place de l'Ecole de Médecine, 1891, pp. 764 et suivantes.
- GASPARD DE SAUNIER. — La parfaite connaissance des chevaux. Chez Adrien Moetjens, Librairie de La Haye, 1784, pp. 21 et suivantes.
- GODINE. — Eléments d'hygiène vétérinaire, suivie des Recherches sur la Morve. Paris, chez L'Huillier, 1815.
- LAFOSSE. — Cours d'hippiatrie ou Traité complet de la Médecine. Chez Pierre Poiré, libraire, quai et passage des Grands-Augustins, 1772, pp. 253 et suiv.
- Dictionnaire raisonné d'Hippiatrique, Cavalerie, Manège et Maréchallerie, tome III, article « Morve ». Paris, chez Boudet, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre, 1785, pp. 189 à 222.
- LEBLANC (Urbain) — Recherches expérimentales sur les effets de l'inoculation de la morve et du farcin au cheval et à l'âne. Paris, J.-B. Baillière, 13 bis, rue de l'Ecole de Médecine, 1839.
- LECLAINCHE. — Histoire de la Médecine Vétérinaire. Office du Livre, 42, rue Alsace-Lorraine, Toulouse, 1936.
- Chapitre I. — Les Grecs et les Romains, pp. 52 et suiv., 58 et suiv., 215 et suiv.

Chapitre II. — Les épizooties au XIX^me et au XX^me siècles : La Morve, pp. 757, 758, 759.

Chapitre II. — La Médecine Vétérinaire après la fondation des Ecoles, p. 779.

LESBRE. — Discours : Compte rendu de la cérémonie de l'inauguration du buste de Saint-Cyr. J. Bonnet, 2, rue Romiguière, Toulouse, 1926, pp. 5 et suiv.

MOREL. — Traité raisonné de la Morve. Paris, Demonville-Sbid-Compère, 1823.

NEUMANN (L.-G.). — Biographies Vétérinaires. Paris, Asselin et Houzeau, place de l'Ecole de Médecine, 1896. « Saint-Cyr », pp. 344 et suiv.

NOCARD et LECLAINCHE. — Maladies microbiennes des animaux, 2^me édition. Paris, Masson et Cie, éditeurs, 1898, pp. 708 et suivantes.

PAULET (Docteur). — Recherches sur les Maladies épizootiques. A Paris, chez Ruault, 2^me partie, 1775, pages 304 et suivantes.

RAYER. — De la Morve et du Farcin chez l'homme. Chez J.-B. Baillière, Paris, rue de l'Ecole de Médecine, 13 bis, 1837.

SAINT-CYR. — Examen critique de la doctrine de M. H. Bouley sur la Morve. *Journal de Médecine Vétérinaire de l'Ecole de Lyon*, 1862, pp. 241 à 253 et 289 à 305.

— Preuves expérimentales de la contagion de la Morve chronique. *Journal de Médecine Vétérinaire de l'Ecole de Lyon*, pp. 241 à 319 et 349 à 385.

— Une vieille question : Travaux des Vétérinaires militaires sur la Morve. *Journal de Médecine Vétérinaire de l'Ecole de Lyon*, 1865, pp. 189 et suiv.

— Les Maladies virulentes. *Journal de Médecine Vétérinaire de l'Ecole de Lyon*, 1866, pp. 422 à 429.

— Encore la non-spontanéité. *Journal de Médecine Vétérinaire de l'Ecole de Lyon*, 1866, pp. 473 à 477.

- De l'identité de la Morve et du Farcin. *Journal de Médecine Vétérinaire de l'Ecole de Lyon*, 1867, pages 113 à 122 et 165 à 177.
- Discussion sur la non-spontanéité des maladies virulentes. *Journal de Médecine Vétérinaire de l'Ecole de Lyon*, 1867, pp. 206 à 209, 256, 389 à 393, 398 à 485.

VALLERY-RADOT. — La vie de Pasteur. Paris, Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, pp. 99 à 130 et 348 et suivantes.

VATEL. — Sur l'utilité des mesures d'isolement dans les cas de Morve. *Recueil de Médecine Vétérinaire*, 1829, pp. 455 et suivantes.

